



Même première impression de théâtre de Boulevard dans *L'Oiseau dodo* d'autant plus qu'il s'agit d'un ménage à trois. Pourtant dès le début, un décalage sauve la pièce de ce piège. L'histoire montre un jeune homme en train de s'habiller pour aller à son mariage ; survient un ami qui éveille en lui le doute au point qu'il restera chez lui tandis que sa fiancée l'attend à l'église. Celle-ci apparaît bientôt et le troisième acte nous fera comprendre qu'ils ont vécu ensemble pour finalement se séparer et retrouver la situation de départ. La tradition du boulevard aurait montré le trio en action avec les quiproquos inévitables ; ici nous voyons surtout un jeu de duos dans un registre loin d'être léger mais ambigu, parfois inquiétant et facilement cruel.

Un théâtre d'humeur.

Partant souvent d'une anecdote ou seulement d'humeurs, Bernard da Costa ne parvient pas toujours à soutenir son propos d'un bout à l'autre d'une œuvre avec une égale justesse de ton. Quand il aborde des thèmes touchant la politique ou la vie sociale, il m'est arrivé de penser qu'il manquait d'ambition et que des scènes qui auraient été fortes ou très drôles au cabaret dans le jaillissement d'une pochade se trouvaient perdre une bonne partie de leurs vertus dans les articulations de plusieurs actes. Je pensais qu'il aurait été nécessaire de pousser beaucoup plus loin l'entreprise, de fonder l'argu-

mentation sur des bases plus solides, etc... Dans la voie choisie da Costa, plus qu'un autre risque de subir les inconvénients de l'attente. N'étant pas joué dans la continuité d'une création accélérée et forcément inégale, il doit bien laisser sous forme écrite des œuvres qui, représentées dans l'instant auraient participé autrement de l'éphémère du théâtre, comme des multitudes de farces ou de drames des siècles passés. Il en résulte un regard et une attention exigeants, pas toujours aussi "Bon public" qu'il se devrait. Dans le purgatoire du texte à lire, l'œuvre dramatique révèle qu'on le veuille ou non de la "littérature" et les perspectives sont souvent faussées. Mais aussi l'auteur contemporain se doit d'en tenir compte et ce peut être pour lui une invitation à plus d'exigence et de rigueur.

Quoiqu'il en soit l'essentiel pour un auteur est d'aller le plus loin possible dans le sens où le conduit sa nature. Dans le cas présent, c'est indiscutable ; comme le dit Bernard da Costa : "C'est prétentieux et en même temps très humble - je ne suis que moi"... et si parfois son écriture peut irriter apparaître sommaire, facile ou trop jetée elle semble soutenue par un caractère réellement vivant, cela vaut de peu l'attention.

D'autant plus que les formes pratiques de l'expression de ce théâtre pourraient encore réserver

des surprises. Il y eut le café-théâtre et d'autres aventures, aujourd'hui da Costa garde la nostalgie d'un lieu ; il aimerait s'enraciner, éventuellement faire ses propres mises en scène ; conserver son individualité mais en même temps s'intégrer à un travail avec d'autres auteurs - malgré toutes les difficultés. Les comédiens apprennent leur métier en grande partie en se voyant jouer les uns les autres ; pourquoi n'en serait-il pas de même des auteurs ?

Et tandis qu'un répit marque son activité d'écriture, il semble que Bernard da Costa n'ait plus tellement envie de crier : "Dites-moi que j'ai du talent !" Il y a des meurtres dans ses pièces. Cela fut long mais il est possible que la rupture avec le Père soit maintenant consommée, digérée, depuis le temps lointain de son évasion hors de l'enceinte familiale. Sans doute ne lui suffira-t-il plus longtemps de vouloir s'affirmer à tout prix et de se libérer de ses frustrations, lui qui a la simplicité, si rare, d'avouer le rêve le plus fou : "trouver un metteur en scène qui m'aimerait et que j'aimerais..." pour faire une œuvre en même temps. Il arrive un moment où la nécessité de s'imposer peut céder le pas au désir d'être reconnu en profondeur et les armes pour y parvenir sont différentes. Qui sait si le répit actuel dans la création ne prélude pas à un nouveau souffle, à un renouvellement ?

Jean-Marie LHÔTE

Jean-Jacques PERMETTRE AUX GENS Varoujean : DE SE RAPPELER QU'ILS EXISTENT.

L'an passé, à la même époque, à l'occasion de la participation de Jean-Jacques Varoujean à la série "Présence de l'Auteur Dramatique" à la FNAC, j'avais évoqué ici la personnalité de cet auteur et la nature de son œuvre - soulignant en conclusion comment un théâtre comme le sien, situé en dehors de toute mode, manifestait une noblesse très rare à travers des héros de la vie quotidienne.

Je suis heureux de le retrouver aujourd'hui, d'autant plus que depuis, il s'est produit un événement important : la création de *La Caverne d'Adullam* au Théâtre de Poche en novembre et, en quelque sorte,

l'accès de Jean-Jacques Varoujean au rang d'auteur dramatique enfin reconnu ; l'accueil de cette œuvre ayant été salué par beaucoup comme un événement. C'est naturellement de cette création que nous avons parlé : *La Caverne...* au Poche : qu'est-ce que cela représente au juste ?", et la réponse est immédiate.

- Pour la première fois j'ai été engagé dans une véritable, une totale expérience de théâtre, avec des conditions normales de théâtre professionnel. Pour la première fois j'ai eu l'impression que je risquais le casse-figure - et peut-être aussi le contraire. Il s'agissait des meil-

leurs, des plus vraies conditions de théâtre possibles ; avec des professionnels (directeur, metteur en scène, comédiens, décorateur) prenant de vrais risques. Dans un théâtre qui a fait ses preuves, puisque je venais après des auteurs très importants...

Il dit cela et pourtant il a été joué dans le passé ; ne serait-ce que dans le cadre envié du "Petit-Odéon" avec *Viendra-t-il un autre été ?* Cela n'est pas rien, cela n'aurait-il donc pas compté ? Cette réalisation n'aurait-elle donc pas pu avoir la même audience ?

- Sans doute mais cela ne s'est pas